

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE — LA DÉFENSE DE QUÉBEC

I. — LE GUET-APENS.

Les nouvelles que M. de Montcalm avait reçues du gouverneur général de la colonie étaient graves.

M. de Vandreuil lui annonçait l'approche d'une flotte nom-

Le Chasseur de bisons s'inclina respectueusement.

— Tu feras préparer trois barques : l'une pour moi, les deux autres pour mes officiers. Je t'emmène comme guide ; les Abénaquis restés au camp nous serviront de rameurs. Nous traverserons le lac Champlain, puis nous descendrons le Saint-Laurent jusqu'à Québec.



David, murmura-t-elle, il ne vous est pas arrivé malheur ?

reuso qui remontait le Saint-Laurent et portait une armée de vingt mille hommes sous les ordres du général Wolf. Cette armée avait assiégé Québec et pénétré dans le cœur même de la Nouvelle-France.

Cet avis était arrivé à M. de Montcalm le jour même où David Kerulaz était venu lui faire part de la situation critique à se trouvait le détachement de M. de Saint-Preux.

Le général avait aussitôt chargé un des Abénaquis de porter à toute hâte au défenseur du fort Sainte-Anne un court billet qui contenait ses ordres.

Puis, faisant appeler David Kerulaz :

— Mon brave David, lui dit-il, nous partons demain.

— Nous allons à Québec ?

— Oui.

Le visage du Chasseur de bisons s'éclaira.

Il songeait à Marthe, il pensait à son frère et se disait qu'il allait pouvoir enfin travailler à la délivrance du pauvre garçon.

— Je désire que mon départ soit tenu secret, ajouta le marquis de Montcalm après une courte pause. Je m'embarque presque seul et, ajouta-t-il avec un peu d'amertume, il y a peut-être des gens qui auraient intérêt à m'empêcher d'arriver jusqu'à Québec.

— Je vous comprends, monsieur le marquis, dit David Kerulaz d'un ton grave. Personne ne se doutera que vous quittez

le camp demain matin... A quelle heure voulez-vous partir ?

— Au lever du soleil.

Le Chasseur de bisons s'éloigna.

S'il n'avait pas été préoccupé par les pensées que cette annonce d'un prochain départ avait fait naître dans son esprit, David eût peut-être pris garde à la présence d'un homme qui se rejeta brusquement en arrière au moment où il sortit de la tente de M. de Montcalm.

Cet homme était Godard, le premier commis de l'intendant Variu et son âme damnée.

Le lendemain, avant que le soleil eût répandu ses premiers rayons sur le camp encore endormi, M. de Montcalm, suivi d'une dizaine d'officiers et accompagné de David Kerulaz, s'acheminait d'un pas rapide vers la rive ombragée du lac Champlain.

Trois pirogues l'attendaient.

Il monta dans la première avec David. Les officiers prirent place dans les deux autres.

Les Abénaquis, se courbant sur leurs rames, lancèrent les pirogues au milieu des vapeurs légères qui s'élevaient au-dessus de l'eau.

Pendant trois jours, ce rapide voyage se poursuivit sans incident.

Les barques longèrent la rive droite du lac et passèrent successivement devant les forts de l'île aux Noix, Saint-Jean, Chambly et de l'Assomption.

Enfin, les voyageurs atteignirent le fort Richelieu, situé à l'endroit où les eaux du lac Champlain rejoignent celles du Saint-Laurent, et ils descendirent le courant rapide de ce grand fleuve.

Ils entrèrent bientôt dans les vastes solitudes des forêts que traverse le Saint-Laurent. Un silence solennel régnait autour d'eux, silence que troublaient seuls le plongeon précipité d'un castor ou d'une loutre et les cris des oiseaux qui franchissaient d'un coup d'aile la large bande d'azur qui s'étendait entre les cimes élevées des arbres riverains.

Vers le milieu du quatrième jour, les pirogues arrivèrent à un endroit où le fleuve était plus étroit. Les arbres plus rapprochés baignaient dans l'eau sombre leurs racines semblables à de gros serpents.

M. de Montcalm était étendu au fond de la barque sur une peau d'ours gris. David Kerulaz, debout à l'avant, appuyé sur sa carabine, montait sa garde vigilante.

Tout à coup il se baissa rapidement, enfonça sa main dans l'eau et en même temps une sourde exclamation de surprise s'échappa de ses lèvres,

— Qu'y a-t-il donc, mon brave Chasseur de bisons ? demanda M. de Montcalm.

— Rien, monsieur le marquis, répliqua David à voix basse.

Mais le général s'était retourné et avait vu le Chasseur canadien examiner avec attention un objet qu'il tenait à la main.

— Que regardes-tu donc si curieusement ? demanda-t-il.

Le Chasseur de bisons hésita un instant ; son regard inquiet fouilla les profondeurs de la forêt, puis interrogea les hautes branches des arbres où le soleil jetait des paillettes d'or.

— Voici ce que je viens de trouver dans le lac, dit David Kerulaz.

Et il tendit à M. de Montcalm une de ces bandelettes dont les Indiens se servaient pour attacher leurs mocassins.

Cette bandelette était en cuir rouge, bordé de fils de cuivre.

Assurément, un œil moins exercé que celui du Chasseur de bisons aurait laissé passer au fil de l'eau cette courroie de mocassin.

Mais en temps de guerre rien n'est indifférent, et l'attention avec laquelle David avait examiné sa trouvaille prouvait l'importance qu'il y attachait.

— Les Hurons ! murmura-t-il enfin à l'oreille du général en étendant le bras vers la forêt.

Certains ornements de cuivre fixés au bout de cette courroie lui avaient révélé qu'elle appartenait à l'un des guerriers de la tribu des Hurons, alliée des Anglais.

David fit remarquer au marquis de Montcalm que la bandelette n'était pas entièrement imbibée par l'eau : elle venait d'être jetée récemment dans le fleuve. Il était donc probable qu'une troupe huronne stationnait à peu de distance sur ses bords.

Un nouvel et bizarre incident vint prouver au chasseur canadien que ses conjectures étaient fondées.

A deux cents toises devant eux, le Saint-Laurent était coupé par des rapides qui bouillonnaient entre des rochers aiguës.

Ces dangereux obstacles occupaient la moitié du fleuve. L'autre moitié était libre et offrait près de l'une des rives un passage resserré.

Or, au moment où David Kerulaz et le marquis de Montcalm dirigeaient de nouveau leurs regards vers les grands bois qui bordaient le rivage, ils virent un arbre s'incliner doucement vers le fleuve.

Bientôt un craquement sourd se fit entendre et l'arbre, achevant sa chute, vint s'abattre à travers le Saint-Laurent.

Les branches les plus hautes portaient sur le rocher pointu qui s'élevait comme une borne au milieu des eaux et marquait le seul endroit du fleuve qui fût praticable ; le tronc barrait ce passage.

Une même expression inquiète assombrit la physionomie de M. de Montcalm et celle du chasseur.

— Ils nous ont vus ! murmura David.

— Nous sommes trahis, dit M. de Montcalm. C'est une embuscade que ces coquins nous ont dressée, mon brave David.

— Au nom de Dieu, monsieur le marquis, restez au fond de la barque ! s'écria David Kerulaz qui pâlit à l'idée que la vie précieuse confiée à sa garde allait être exposée à un terrible danger

— Que veux-tu faire ?

— Je n'en sais rien, mais je vous en supplie, ne vous montrez pas. Nous allons recevoir des coups de fusil.

David avait ordonné aux Abénaquis de cesser de ramer ; les deux autres barques rejoignirent bientôt celle du commandant en chef.

David les fit mettre de chaque côté de la pirogue de M. de Montcalm, afin de la protéger dans le cas où les sauvages embusqués dans le bois voudraient tenter une attaque de vive force.

Puis, se penchant vers les Abénaquis :

— Ramenez doucement, leur dit-il en langue indienne.

Et désignant du doigt les grands bois silencieux :

— Les Hurons sont là, ajouta-t-il.

Il pria ensuite les officiers qui montaient les deux barques voisines de faire comme M. de Montcalm et de se dissimuler dans le fond des pirogues.

Malgré son calme apparent, le pauvre David était dévoré d'angoisse.

Les regards de ses compagnons se fixaient sur lui comme pour implorer dans cette terrible situation les ressources de son esprit ordinairement si fertile en expédients.

Mais comment forcer le passage du fleuve ?

Il ne fallait pas songer à franchir les rapides bouillonnants

qui occupaient la moitié du Saint-Laurent. Les barques fragiles des sauvages seraient brisées contre ces roches pointues. Et le seul passage navigable était barré par un arbre énorme que les efforts réunis de vingt hommes semblaient impuissants à soulever !

Soudain un léger bruit que David entendit derrière lui lui fit tourner la tête.

Ses sourcils se contractèrent brusquement, sa main serra convulsivement le canon de sa carabine.

Une troupe nombreuse dont les armes étincelaient au soleil venait de se montrer soudain sur l'une des rives du Saint-Laurent, à cent pas environ derrière les barques des Français.

C'étaient les Hurons ; David reconnut les aigrettes rouges piqués sur leur touffe de guerre.

Bientôt des formes noires se détachèrent de la rive et glissèrent sur le fleuve. Les sauvages mettaient leurs pirogues à l'eau et faisaient force de rames pour rejoindre les trois barques immobiles au milieu du fleuve.

Le projet des Hurons était bien évident.

Ayant barré la route à leurs ennemis, ils allaient maintenant les attaquer par derrière, tandis que leurs tirailleurs embusqués dans le bois ou cachés au sommet des arbres feraient pleuvoir sur eux une grêle de balles.

Le marquis de Montcalm mesurait de son regard perçant la distance qui le séparait encore des Peaux-Rouges.

— Messieurs, dit-il à ses officiers, nous sommes perdus. Ces misérables sont plus de cinquante, sans compter ceux qui se cachent sans doute dans le bois. Il ne nous reste plus qu'à mettre l'épée à la main et à vendre chèrement notre vie. David, fais-nous aborder.

Mais David ne parut pas entendre cet ordre.

Lui aussi, il regardait les pirogues des Hurons qui s'avançaient, rapides et légères, en décrivant un demi-cercle, comme si elles se fussent déjà préparées à envelopper les trois barques des Abénaquis.

Une horrible anxiété étreignait son cœur.

Encore quelques minutes, et M. de Montcalm, son général, son héros, M. de Montcalm pour lequel il aurait donné vingt fois sa vie, allait tomber dans cette obscure embuscade ; il allait être le jouet d'une peuplade qui le voudrait peut-être aux Anglais !

Le pauvre David sentait de grosses larmes de rage mouiller ses paupières.

Tout à coup de sauvages clameurs retentirent sur le fleuve et trouvèrent dans la profondeur du bois de terribles échos.

Les Hurons poussaient déjà leurs cris de victoire.

Il semblait qu'ils n'eussent plus qu'à étendre la main pour saisir leurs ennemis.

— Au rivage, David, au rivage ! répéta M. de Montcalm avec animation. Là du moins, nous pourrions nous défendre... M'entends-tu, David ? Es-tu devenu fou ?

David, comme réveillé en sursaut, se tourna soudain vers les Abénaquis, qui déjà quittaient leurs longues pagaies pour saisir les couteaux fixés à leur ceinture.

— En avant ! en avant ! leur cria-t-il ; faites force de rames. Si vous arrivez à l'arbre avant les Hurons, je jure que vous serez sauvés ! !

Et, jetant au fond de la barque sa carabine inutile, David Kerulaz plongea rapidement dans le fleuve.

Les Abénaquis avaient dans le Chasseur de bisons autant de confiance que dans leur propre chef.

Sans comprendre quel pouvait être le secours inespéré que

David leur promettait, ils se penchèrent sur leurs pagaies et firent voler les trois pirogues sur la surface du fleuve.

— Ils sont fous ! ils sont fous ! s'écria l'un des officiers ; ils vont nous briser contre l'arbre... Arrêtez !... mieux vaut mourir les armes à la main en chargeant les Peaux-Rouges ! !

Mais les trois barques continuaient leur course.

Quant au Chasseur de bisons, on voyait de temps en temps apparaître sa tête bruno en avant du fleuve. La rapidité avec laquelle il nageait semblait tenir du prodige.

Cependant les Hurons, sentant bien que leur proie ne pourrait pas leur échapper, ne faisaient pas usage de leurs fusils. Ils continuaient à ramer, la hache ou le couteau entre les dents, tout prêts à s'en servir au moment de l'abordage pour tuer et pour scalper.

Quelques coups de feu retentirent cependant. Ils étaient tirés par les sauvages qui, restés sur le bord, assistaient à cette chasse étonnante.

Mais les barques ennemies furent bientôt si près les unes des autres que l'intervention des Hurons cachés dans les bois pouvait être plutôt un danger qu'un auxiliaire utile pour les guerriers de leur nation.

Ils cessèrent donc de tirer et se tinrent debout sur la rive, attendant le moment de se jeter à la nage et de prendre part à la curée.

On n'était plus qu'à dix toises de l'arbre renversé.

Les barques semblaient redoubler de vitesse comme si un tourbillon les eût emportées.

Encore quelques secondes, et ils allaient se briser contre le tronc de l'arbre...

Encore quelques secondes, et les Hurons allaient lancer leurs terribles haches dans les barques et massacrer tout ce qui s'y trouvait.

Ils étaient à portée. Déjà leur chef venait de se lever et de leur ordonner de quitter leurs pagaies pour prendre leurs armes.

Les haches brillaient dans leurs larges mains musculeuses et ils allaient les lancer contre les Abénaquis toujours penchés sur leurs longues rames, lorsque tout à coup, comme s'il eût été manœuvré par un levier énorme, l'arbre qui barrait le fleuve s'éleva lentement au-dessus des eaux bouillonnantes.

Les trois pirogues conduites par les Abénaquis s'engouffrèrent dans cet étroit passage et disparurent sous le tronc noir.

Entraînées par le courant et par la vigoureuse impulsion que les rameurs leur avait donnée, les barques des Hurons les suivirent. Mais au même instant l'arbre retomba lourdement, écrasant les guerriers hurons et brisant leurs pirogues légères.

Cela fut si rapide et si imprévu que les sauvages cachés dans les bois crurent à quelque intervention surnaturelle.

Les branches touffues de l'arbre qui gisaient sur les rochers des rapides ne leur avaient pas permis d'apercevoir le chasseur canadien debout sur la roche la plus élevée et supportant l'extrémité de l'arbre sur sa robuste épaule.

Cependant les Abénaquis ramaient avec une si furieuse ardeur que lorsque M. de Montcalm et ses officiers, encore tout étourdis du prodigieux événement qui venait si à propos de leur sauver la vie, pensèrent à tourner la tête, ils aperçurent à une énorme distance l'arbre couché sur les rapides, au milieu des vapeurs blanchâtres que le bouillonnement des eaux faisait monter vers le ciel bleu.

Quelques balles sifflèrent autour d'eux et vinrent s'enfoncer dans l'eau d'où elles firent jaillir des aigrettes argentées.

Puis tout retomba dans le silence et l'on n'entendit plus que le bruit cadencé des pagaies manées par les mains vigoureuses des guerriers abénaquis.

Bientôt David Kerulaz, émergeant de l'eau, vint sauter à l'avant de la pirogue où se trouvait M. de Montcalm, et secoua en riant l'eau qui ruisselait de son épaisse chevelure.

Le marquis de Montcalm se leva.

— Messieurs, dit-il en s'adressant à ses officiers, remercions Dieu, mais remercions surtout ce brave garçon auquel, après lui, nous sommes redevables de la vie.

Il étroit avec force la main de David, tandis que les officiers, émerveillés de tant d'audace et de vigueur, poussaient un hurra de reconnaissance en l'honneur de Bras-de-fer !

II

LE MARCHÉ.

Avant d'arriver à Québec et au moment où les barques passaient devant ce toit de chaume entouré de peupliers auquel David avait fait quelques semaines auparavant de si tendres adieux, le Chasseur de bisons s'approche de M. de Montcalm et lui dit avec un peu d'embarras :

— Monsieur le marquis, vous serez dans une heure à Québec : vous n'avez sans doute plus besoin de mes services ?

— Assurément non, mon brave David, s'empressa de dire Montcalm, il n'est pas probable que les Hurons viennent ici barer le Saint-Laurent. Tu es libre, et si tes affaires t'appellent de ce côté, tu peux débarquer. Quelle est donc cette jolie maison que j'aperçois au milieu des peupliers, sur le sommet de la falaise ?

Le brave Chasseur de bisons devint rouge comme une jeune fille et baissa les yeux.

— C'est là qu'elle demeure, murmura-t-il.

— A merveille... Va vite, David, je ne veux pas te retenir. Ah ça ! tu me la présenteras, ta jolie fiancée ?... J'entends bien signer au contrat.

— Hélas ! monsieur le marquis, vous savez bien...

— Bah ! bah ! tout s'arrangera, je te le promets... Viens me trouver dans quelques jours ; tu me diras où en sont tes affaires.

David dirigea la barque vers la rive, sauta légèrement à terre et, ayant adressé à M. de Montcalm un dernier salut, il s'avança à grands pas vers la maison au toit de chaume.

Sur un banc de pierre placé près de la porte, une jeune femme assise faisait tourner un rouet.

L'attention qu'elle donnait à son ouvrage ou les réflexions qui occupaient son esprit inclinaient son front pensif.

David Kerulaz, marchant sur la pointe des pieds, retenant son haleine, le cœur tressaillant d'émotion, s'avançait doucement, L'ombre qu'il projeta révéla sa présence.

Marthe releva la tête ; un cri de surprise et de joie s'échappa de ses lèvres.

— David ! David ! s'écria-t-elle.

Et, se levant toute droite, elle renversa son rouet, courut au chasseur et mit ses deux petites mains dans les siennes.

— David, murmura-t-elle rapidement, il ne vous est pas arrivé malheur ? J'étais inquiète, je ne sais pourquoi... Être resté si longtemps sans recevoir de vos nouvelles !... Enfin, vous voici de retour... je suis heureuse, bien heureuse !...

— Oui, Marthe, je suis de retour et pour ne plus vous quitter, dit David Kerulaz d'une voix grave. Le père est-il à la maison ?

— Oui.

— Je vais entrer lui parler.

David serra la main de Marthe et poussa la porte de la maison.

Le père Dervieux, assis près de lâtre, taillait le manche d'une bêche.

Il jeta un regard de côté en entendant la porte s'ouvrir, reconnut le Chasseur de bisons et, lui tendant sa main ridée :

— Bonjour, garçon, lui dit-il. D'où viens-tu ?

— Du lac Champlain.

— Tu as vu M. de Montcalm ?

— Je suis revenu avec lui. Il doit être à Québec en ce moment.

— Ah !

Et un soupir profond parut soulager la poitrine du vieux paysan canadien.

— Ah ! il est à Québec. Tant mieux ! Sais-tu bien, garçon, que les nouvelles ne sont pas bonnes ?

— Je le sais.

— On dit que ces coquins d'Anglais vont venir nous assiéger... Mais si le grand marquis est là on peut dormir sur les deux oreilles.

Il y eut un instant de silence, le vieillard continuait son travail lent et machinal.

David reprit :

— Je viens de voir Marthe ; je l'ai trouvée pâlie, père Dervieux.

— Tu crois ? Heu ! non, elle a été peut-être un peu saisie de te voir, voilà tout... Ah ça ! dis-moi, il n'y a encore rien de changé ? Ton frère... est toujours là-bas ?

— Toujours, répliqua David dont les lèvres se serrèrent.

— Eh bien ! mon garçon, poursuivit le vieux paysan en continuant tranquillement à arrondir son manche de bêche à coups de serpe, tu sais ce que je t'ai dit... Je ne veux pas de déshonneur dans ma famille. Toi, tu es un brave garçon que j'aime et que j'estime ; mais, tant que ton frère sera en prison, Marthe ne pourra être ta femme. C'est dit.

— Demain, Pierre sera sorti de prison, dit David avec un accent vibrant.

— Oui, oui, dit le vieux paysan, mais comprends-moi bien. Je sais que tu es fort et adroit et que tu couperais les barreaux d'un cachot aussi facilement que je taille ce bout de hêtre. Mais ce n'est pas cela que je veux dire. Il faut que ton frère sorte de prison par la grande porte et que son innocence soit reconnue et constatée par ceux qui l'y ont fait mettre.

— Son innocence sera reconnue et constatée, dit David avec assurance.

— Vrai ? eh bien ! tant mieux, bonne chance, garçon ! En ce cas, nous ferons la noce, je te le promets.

Le vieillard jeta sa serpe et donna la main à David Kerulaz, qui partit aussitôt pour aller retrouver Marthe.

— Marthe, lui dit-il, quand je suis parti il y a un mois pour aller rejoindre M. de Montcalm sur les bords du lac Champlain, je vous ai confié un dépôt.

— Oui, David, oui, vos économies.. mille écus. Oh ! je les ai précieusement conservées, allez, en attendant...

— Marthe, voudriez-vous me rendre cet argent ?...

La jeune fille eut un geste d'effroi ; elle regarda son fiancé comme pour s'assurer qu'elle avait bien entendu...

— Ainsi, dit-elle, tout est fini ?

Et deux larmes parurent aux franges de ses longs cils noirs.

— Non, non, certes, dit David en lui serrant vigoureusement la main, tout n'est pas fini, Marthe ! Croyez-vous que je renonce comme cela au bonheur de vous avoir pour femme ?... Ah ! par saint Yves de Bretagne, quand j'ai quelque chose là, — et il toucha son front, — il faut que ça réussisse !... J'ai besoin de cet argent pour délivrer Pierre, comprenez-vous ? Nous serons un peu plus pauvres, ma bonne Marthe, mais bah ! je suis encore jeune et l'avenir est à nous !

Marthe disparut en courant et revint tenant dans ses deux mains une grosse bourse pesante qu'elle remit à David.

— Tenez, tenez, dit-elle avec animation, prenez cet argent, faites vite, mon bon David, délivrez votre frère... et si cette somme ne suffit pas, dit-elle timidement, vous savez que j'ai encore quelques économies.

— Y pensez-vous, Marthe ? s'écria gaiement le chasseur ; et comment feriez-vous pour acheter votre voile de mariage ?

— Dites-vous vrai ?... mon père consent ?... fit la jeune fille rougissante de joie.

— Laissez-moi faire et ayez confiance.

— Oh ! oui, j'ai confiance en vous, David : vous êtes si adroit, si intrépide !... Ah ! merci, vous m'avez rendu tout mon courage !

La jeune fille avança son beau front, le chasseur y mit un tendre baiser de frère, puis il s'éloigna à grands pas dans la direction Québec.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

LE PERCEPTEUR DE MARSAY

VI

Robert regarda par hasard le visage de Gabrielle : ses lèvres étaient toutes blanches, et un léger tremblement agitait ses mains.

Il voulut distraire son inquiétude, et lui parla d'Andrée.

La jeune fille leva aussitôt les yeux, intéressée malgré elle.

— Je me rapelle très bien ma cousine Andrée, dit-elle. Elle est venue jadis à Marsay, et nous nous promenions ensemble dans les Allées ; c'était une enfant remarquablement belle, autant que je puis m'en souvenir. Quel âge peut-elle avoir ?

— Vingt-deux ans.

— Alors, nous sommes presque du même âge, j'en ai vingt-et-un.

Robert laissa échapper un geste d'étonnement. En dépit de sa conversation, qui indiquait un esprit bien formé, il la croyait plus jeune.

Il répondit à toutes ses questions, et vit avec plaisir que Gabrielle oubliait la table de jeu voisine dans son profond intérêt et sa sympathie chaude et soudaine pour cette parente presque inconnue.

— Je ne songeais presque jamais à elle, dit-elle lentement ; elle se confondait avec mes plus lointains souvenirs d'enfance. Mon père et mon oncle ont-ils su sa triste position ?

Robert hésita un instant.

— Oui, répondit-il enfin. Le colonel lui écrivit une lettre affectueuse, regrettant de ne pouvoir rien faire pour elle...

— Ah ! pauvre père ! C'est vrai..... mais il a dû en souffrir... Et mon oncle Charles ?...

— Envoya un secours en priant de n'y plus revenir.

Les joues de la jeune fille se colorèrent, mais elle garda le silence.

— Voici ton porte-monnaie, Gabrielle, dit le colonel s'avançant vers sa fille, et posant sur la table le petit porte-monnaie gonflé. La chance m'est revenue, et je paie mes dettes. Ces messieurs nous quittent de bien bonne heure, ce soir, ajouta-t-il, voyant ses invités prendre leurs chapeaux ; jeudi, tu tâcheras de les retenir en leur faisant un peu de musique.

Quelques minutes après, comme la porte de la rue se refermait, Robert prit le bras du jeune homme qu'on avait appelé de Cernay, et avec lequel, depuis son arrivée à Marsay, il avait noué des rapports assez intimes.

— Je vais vous reconduire, dit-il, la soirée est superbe, et j'ai à vous parler.

Il faisait en effet, ce soir-là, un clair de lune splendide sur lequel se détachaient d'une manière presque fantastique les pignons des vieilles maisons de la rue, la lourde tour carrée de la cathédrale, et jusqu'aux branches encore dépouillées des arbres qui dominaient les murs des jardins.

— Est-ce vraiment vous qui avez fait aller le jeu ce soir mon cher Cernay ? Savez-vous qu'on arrive vite à perdre beaucoup, à ce lansquenet !

— Bah ! qui ne peut perdre quelques francs ? Le whist m'ennuie, et l'écarté devient monotone. Et d'ailleurs, si c'est à propos du colonel que vous me dites cela, ajouta-t-il en riant, il n'est pas de jeu où il ne trouve le moyen de risquer ou de parier une somme relativement considérable.

— Vous êtes riche, Cernay, dit Robert sérieusement, et une perte d'argent ne vous touche guère. Moi, je n'ai pas le sou ; mais j'ai la sagesse de ne point jouer. Entre nous deux, il y a ceux qui sont possédés de la passion du jeu sans avoir les moyens de la satisfaire ; ceux-là il ne faut pas les tenter. Est-il généreux, je vous le demande, vu la situation de notre hôte, d'élever la mise, de pousser à un jeu dangereux, à un jeu de hasard ? Il y a eu un moment où j'ai cru que sa fille allait pleurer.

— Ah ! je vois ce que c'est ! dit le jeune homme en riant ! vous êtes déjà épris de ces grands yeux gris, aussi froids qu'ils sont clairs ? Au fait, peut-être sont-ils irrésistibles avec des larmes !

Robert contint son impatience.

— Il ne s'agit pas de cela, répondit-il. Je ne connais pas mademoiselle Bausset ; j'ai eu l'honneur de la voir aujourd'hui pour la première fois, et je vous assure qu'elle m'est indifférente. Mais la douleur ou l'inquiétude d'une femme ne peut manquer d'émuouvoir tout galant homme, et c'est dans cette conviction que je m'adresse à vous. Je vous ai distingué parmi les jeunes gens de la ville, mon cher Cernay ; vous êtes généreux, et de plus, vous avez une grande influence sur vos compagnons. Je suis sûr que vous trouverez le moyen de prévenir des incidents comme celui de ce soir...

— Je vous promets du moins de ne pas les provoquer, dit M. de Cernay lui serrant la main. Mais croyez-moi, le colonel suffira bien à lui seul pour mouiller plus d'une fois ces beaux yeux clairs... A demain, Varey, j'irai fumer une cigarette avec vous en passant devant votre porte.

— J'espère qu'il tiendra sa promesse, se dit Robert, en regagnant sa demeure. Mademoiselle Gabrielle ne se doute pas que j'essaie de lui épargner quelques soucis... Pauvre fille ! si seulement elle avait une dot ! Comme Paris me semblerait deux fois

délicieux avec une femme vraiment intelligente ! Mais bah !... je suppose qu'il faut admettre le système des compensations, et me résigner à l'idée que d'un côté se trouvent la beauté, l'esprit et... la pauvreté, — de l'autre, la laideur, la sottise et... la fortune...

VII

L'été est venu, et la ville s'est enveloppée d'un voile de verdure qui dissimule ses laideurs et prête un charme poétique à ce qu'elle a de pittoresque.

Dans les creux des vieux murs décrépités poussent des touffes de pariétaires et de digitales sauvages, et par-dessus leurs crêtes, les saules agitent leurs mouvantes chevelures, les marronniers leur riche feuillage. Le lierre qui s'étend à l'angle de la tour est plus épais ; la place a vu reverdir ses tilleuls, les Allées sont pleines d'ombre et de fraîcheur. Au détour de chaque rue, l'œil est agréablement frappé par la vue de quelque bouquet d'arbres qui s'étale entre les murs grisâtres ou domine les petites maisons blanches.

La campagne, elle aussi, a pris sa parure de fête. À l'ouest, le pays, plat et étendu, offre les apparences d'une moisson fertile ; sous la brise déjà chaude, les champs de blé commencent à jaunir et ondulent comme la mer, tandis que l'avoine légère frémit sur ses tiges hautes et flexibles ; des vaches brunes ou rousses ruminent dans les landes tapissées de genêts d'or, les talus et les haies tracent entre les pièces de terre des lignes ombreuses d'épais feuillage, et les ruisseaux clapotent doucement à l'abri des aulnes, alimentant sur leur rive les lavoirs près desquels retentissent joyeusement de nombreux battoirs. C'est le Bocage dans toute sa grâce verdoyante et printanière.

À l'est de la ville, on aperçoit, bornant l'horizon la chaîne basse mais accidentée des collines de Gatine, avec les sombres masses granitiques qui, çà et là, percent leur revêtement de verdure. Le touriste qui les franchit, au sortir du pays riant qu'il vient de parcourir, éprouve une surprise mélancolique qui n'est pas sans charme, en se trouvant sur leurs flancs tourmentés, où un torrent en miniature trace parmi les rochers un sillon écumeux, ou en s'enfonçant dans leurs vallées pittoresques, tour à tour désertes et sauvages, ombreuses et fertiles.

Robert est devenu un explorateur infatigable ; comme tous les Parisiens, il « adore » la campagne ; mais chose plus rare, il l'aime pour elle-même, goûte la douceur de l'isolement au milieu de la nature, et sait extraire de saines jouissances de ces paysages aux beautés plus modestes qu'éclatantes, mais auxquelles, en revanche, sont attachés d'émouvants souvenirs qu'Olivier, et même sa femme et Gabrielle rappellent devant lui avec une émotion enthousiaste qui gagne parfois son esprit un peu sceptique.

Cependant l'été n'avait pas suspendu les réunions intimes à Marsay ; seulement, on se rassemblait de préférence dans les jardins.

Mademoiselle de la Morlière assistait désormais aux soupers du colonel, et aidait Gabrielle à distraire son père et ses hôtes de la funeste manie du jeu.

Toutes deux s'étaient liées d'une amitié très vive, malgré la différence de leurs âges, et madame de Kersall ressentait de son côté une profonde sympathie pour cette jeune maîtresse de maison à laquelle les soucis n'étaient pas épargnés, mais qui cachait soigneusement les tourments continuels qu'elle causait la prodigalité de son père, et qui conservait si pieusement ses illusions filiales.

L'arrivée de Gabrielle n'avait rien changé aux rapports des

deux frères. D'après le désir du colonel, et prise elle-même de pitié pour l'isolement de Charles Bausset, elle avait essayé tout d'abord de l'attirer à leur foyer plus joyeux. Mais elle se heurta à un parti pris de défiance si visible que sa dignité et sa justifierté s'en alarmèrent, et, renonçant à offrir à ce triste esprit une affection qu'il repoussait opiniâtement, elle le laissa à sa solitude se bornant à lui témoigner les égards qu'elle lui devait.

Robert éprouvait pour ce caractère féminin un intérêt des plus vifs.

Leur proche voisinage avait fini par l'initier aux habitudes de mademoiselle Bausset. Quoique les rideaux, en hiver, les jalousies, en été, restassent discrètement baissées, il savait qu'elle s'occupait de ses devoirs de femme de ménage avec un zèle auquel ne nuisaient aucunement ses goûts studieux et intelligents. On la voyait souvent dans la cuisine du rez-de-chaussée, préparant de ses mains un des plats favoris de son père ; et chaque fois que Robert entrait dans le petit salon algérien, la corbeille pleine de linge et le livre bien choisi qui se trouvaient dans l'embrasure de la fenêtre lui révélaient la manière utile et sérieuse dont elle employait son temps.

— C'est une femme accomplie, dit-il un jour à mademoiselle Julie. Je ne vous reproche qu'une chose, à vous, madame de Kersall et mademoiselle Bausset, trio presque parfait. C'est, permettez-moi de vous le dire, une dévotion dont ne peuvent guère s'arranger qu'un mari chrétien comme Olivier, ou un père facile à force d'insouciance, comme le colonel.

Mademoiselle de la Morlière le regarda pendant quelques instants avec un sourire plein de finesse.

— Et en quoi la dévotion de ces dames — je ne parle pas de moi, qui ne suis responsable de mes actes que vis-à-vis de moi-même, après Dieu, — peut-elle vous sembler exagérée ?

— Mais chaque jour, au moment où je me lève, je les vois rentrer d'une station sans doute fort longue à l'église. La messe n'est obligatoire que le dimanche, ce me semble !

— A tout sentiment très-vif, qu'on l'éprouve pour Dieu ou pour une créature, ce qui est purement obligatoire n'a jamais suffi. En quelle façon, d'ailleurs, cette messe quotidienne nuit-elle à leurs devoirs d'intérieur ? Car enfin, la question est là ! Léonie se lève avec le jour, et rentre assez tôt pour assister au lever de ses enfants. Gabrielle prépare elle-même le chocolat de son père, et quand celui-ci la sonne, leur petite maison à déjà un air d'ordre tout à fait réjouissant.

— Et pourquoi retournent-elles encore à l'église, le soir ?

— Pourquoi, à cette même heure, arpentez-vous la place, curieux que vous êtes ? Leur prière vaut bien votre cigare ! dit mademoiselle Julie en riant. Vous ne les prendrez pas en défaut ; ce qui est facultatif dans les exercices de religion sera sacrifié sans hésitation chaque fois que leurs obligations de femme, de mère ou de fille seront en cause. N'est-ce pas suffisant ?

La sonnette de la boutique retentit à ce moment, et Gabrielle parut sur le seuil, fraîche et souriante dans sa toilette de percale rose et blanche.

Elle fit un léger salut à Robert, et serra la main de la vieille demoiselle.

— Bonjour, ma chère, dit celle-ci. Venez-vous voir la marchande ou l'amie ?

— Toutes les deux, répondit la jeune fille ; il me faut différents articles de mercerie, et j'ai besoin aussi de vous faire une visite aussi longue que le permettra la cuisson d'un « pudding » qui bout tout doucement sous la garde de Marienne, mais que moi seule, à l'heure dite, serai capable de dresser sur l'assiette.

Tout en parlant gaiement, Gabrielle avait relevé son petit voile de tulle et ôté ses gants.

— Prenez ce que vous désirez, ma chère, dit mademoiselle Julie. Vous connaissez aussi bien que moi mes richesses, et mes vieilles jambes ont besoin de repos.

Et tandis que la jeune fille atteignait divers cartons, et cherchait les objets qui lui étaient nécessaires, Julie reprit en souriant :

— Vous êtes arrivée à propos pour répondre à un incrédule. Voilà M. Varcy qui demande à quoi peut vous servir votre dévotion.

Gabrielle ne put s'empêcher de rire de l'embarras qu'exprimer immédiatement la figure de Robert.

— Mais dit-elle, je ne puis mieux répondre que par les paroles de saint Paul, qui nous déclare que la « piété est utile à tout ».

— C'est cela, fit mademoiselle Julie en inclinant la tête, et vous, mécréant, vous la considérez comme une superfétation.

Robert protesta.

— Je ne suis pas un athée, mademoiselle, dit-il, et ma mère était trop pieuse pour que, ne fût-ce qu'en souvenir d'elle, je ne respecte pas la religion. Toutefois, et c'est là ce qui me choque, il me semble qu'elle... us bride, qu'elle vous emprisonne dans une sphère à part. C'est un étau qui enserre l'esprit, l'étiole et le déforme ; elle place partout des barrières et paralyse nos facultés intellectuelles en opposant à leur action des scrupules continus.

— Ne croyez pas cela, s'écria Gabrielle, dont le regard étincelait. La religion ne paralyse point la pensée humaine ; elle ne l'étouffe ni ne la rétrécit : elle l'empêche seulement de pousser ses branches vers la terre, dans la fange et la poussière ; c'est vers les sommets qu'elle dirige sa sève !...

— Vous défendez éloquentement vos idées, mademoiselle, dit le jeune homme en souriant ; ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois... On se surprend parfois à envier une foi si vigoureuse...

— Elle sera donnée à quiconque la demandera et cherchera sincèrement la lumière ! dit vivement Gabrielle.

Et elle se détourna par un mouvement rapide, tandis que sa vieille amie l'applaudissait doucement.

Quand elle revint vers mademoiselle de la Morlière avec un petit assortiment de menu mercerie, ses yeux étaient encore humides de larmes récentes. Elle eût voulu le cacher, mais elle s'aperçut que Robert la regardait, et elle dit, avec une douceur simple et sérieuse :

— Que voulez-vous, monsieur !... Ces croyances me sont trop chères pour que je puisse les voir attaquer sans souffrance...

Il exprima son regret d'avoir touché à cette corde, et, plus ému qu'il ne voulait se l'avouer, des larmes qu'il avait amenées dans ces grands yeux limpides, il prit congé des deux dames et se retira.

Gabrielle resta un moment silencieuse, puis se tournant vers Julie :

— Quel dommage, dit-elle avec candeur, qu'un homme si intelligent et paraissant doué de tant de qualités demeure dans une si étrange indifférence pour la religion !

Mademoiselle de la Morlière eut un sourire fin et doux.

— Je prie souvent pour lui, dit-elle.

— Oh ! oui... je prie pour que Dieu soit connu et aimé de tous ! murmura Gabrielle avec ferveur.

Sa vieille amie attachait sur elle un regard prolongé. Mais son visage avait repris son expression tranquille, et ses grands yeux gris ne gardaient plus de traces de larmes.

— Monsieur, c'est une lettre, dit la voix contenue de Jaquette dont la silhouette se dessinait discrètement dans le demi-jour de la chambre.

— Ouvrez les persiennes, s'il vous plaît, répond Robert, s'apercevant qu'il n'a dormi fort tard ce matin.

Le facteur frappa souvent à sa porte ; mais ne l'apporta le plus ordinairement que des lettres de service.

Cette enveloppe marquée d'un chiffre portant le timbre de Paris, ne peut évidemment pas être rangée dans cette catégorie ; c'est bien une « vraie » lettre, et Robert, qui n'en reconnaît pas bien l'écriture, savoura quelques instants, avant de l'ouvrir, le plaisir de faire des suppositions, et aussi l'agréable pensée de se trouver de nouveau relié par le moyen de ces petites lignes noires, à ce cher Paris, toujours regretté.

Il avait, dans les premiers temps de son séjour à Marsay, essayé de nouer quelques correspondances ; mais il lui avait fallu renoncer promptement à cette agréable illusion ; ses amis étaient entraînés dans un tourbillon qui ne leur laissait guère de loisirs épistolaires, et d'ailleurs, dans tous les pays du monde, les absents sont le plus souvent oubliés. De très-loin en très-loin seulement deux ou trois pages arrivaient, répondant tardivement aux siennes, et lui semblant d'autant plus précieuses, qu'elles avaient été plus longtemps attendues.

Il décacheta enfin l'enveloppe, et regarda la signature ; c'était celle de M. Dornier.

Voici ce que contenait la missive :

« Je suis d'autant plus coupable d'avoir mis tant de temps à vous écrire, mon cher Varcy, que, je le déclare sans ambages, et en homme qui ne sait pas dissimuler, j'aurais peut-être remis cette lettre à une époque plus éloignée, s'il ne s'était agi de rendre un service important. Je commence donc immédiatement par vous exposer le but principal de mon épître, sûr que, loin de m'en vouloir de ma brusque franchise, vous me seconderez dans la mesure de vos moyens.

« Vous rappelez-vous cette belle jeune fille que vous avez rencontrée chez nous, la veille de votre départ ? C'est une amie de ma femme, et nous lui portons un intérêt que justifient sa triste position, son isolement et aussi sa gaîté à toute épreuve. Mademoiselle Andréa Bausset était depuis deux ans la dame de compagnie d'une vieille femme capricieuse et désagréable qui vient de mourir, l'oubliant complètement dans ses dernières dispositions. Entre nous, et quoi qu'en dise ma femme, qui monte sur ses grands chevaux dès que j'émetts cette idée, j'attribuais à une espérance d'avenir, d'ailleurs parfaitement insensée, la patience extraordinaire de notre jeune amie ; madame de Mauriel avait un fils, fort brillant et fort riche, dont elle visait, selon moi, à porter un jour le nom. Elle a complètement échoué. Aucune demande en mariage n'a récompensé sa longanimité et ses secrètes tentatives, et la voici en quête d'un autre emploi. En attendant, elle est chez nous ; mais notre hospitalité pèse à son orgueil. Elle s'est souvenue que vous habitez Marsay, et m'a prié de vous demander si vous pouvez la renseigner sur les dispositions de ses oncles, que vous connaissez sans doute, et s'il vous est possible de les sonder à son sujet. Naturellement, elle accepterait d'eux, au moins provisoirement, ce qu'il lui est pénible de recevoir de nous.

« Ma femme vous remet en mains le sort vraiment douloureux de cette belle fille, aussi pauvre qu'isolée, et vous supplie d'être éloquent dans votre plaidoyer en sa faveur. Croyez-vous pouvoir lui assurer l'appui moral et matériel de deux parents

« dont l'un au moins est très riche ? Je compte à la fois sur votre habilité et votre bon cœur.

« Vous savez peut être, — car tous les journaux en ont parlé, — le succès de mon tableau d'exposition. Je viens de le vendre au comte de... et je me propose d'aller chercher dans les Pyrénées quelques croquis en vue du Salon de l'année prochaine.

« Quand aux nouvelles que vous vous attendez peut-être à recevoir, je ne saurais vraiment vous en conter aucune, Il n'y a plus personne ici. Paris est en été, c'est-à-dire dans le repos, le morne, la stagnation. Rien d'intéressant à l'horizon, — pas une pièce, pas un livre. On ne voit plus que des provinciaux et des étrangers, aussi ne se met-on nulle part en frais ; les théâtres leur servent de doublures, d'autres leur ferment les portes au nez.

« A bientôt, j'espère ; s'il est vrai que tout être gravite vers son centre naturel, vous devez redevenir un jour Parisien. Que ce soit le plus tôt possible ; en attendant, je vous serre cordialement la main.

« E. DORNIER. »

Tout en s'habillant, Robert était pensif. Il doutait, et non sans raison, du succès de la démarche qu'on lui demandait. En ce qui regardait M. Charles Bausset, ses rapports avec lui avaient été rares et emprunts de la plus grande réserve. De quel droit, à quel titre ferait-il appel à sa générosité en faveur d'une parente qui, dans des circonstances identiques, l'avait imploré en vain ?

Quant au colonel, toujours à court d'argent, ainsi que chacun le savait dans la ville, comment penser qu'il s'astreindrait à une économie, à une privation même infime pour venir en aide à sa jeune cousine ?

Cependant, après de longues réflexions, il résolut de transmettre au moins à ce dernier la nouvelle qu'il avait reçue, et un secret instinct le décida à prendre Gabrielle pour intermédiaire.

Ce jour-là, justement, était un jeudi, et il soupait chez le colonel. Une pluie légère ayant rendu impossible l'abri de la tonnelle, on dut rester au salon. Gabrielle prépara une table de whist, et revint s'asseoir près de la fenêtre où mademoiselle de la Morlière causait avec le jeune percepteur.

— J'ai reçu aujourd'hui des nouvelles indirectes de votre cousine, mademoiselle Andrée, dit aussitôt Robert, surveillant avec intérêt le visage de la jeune fille, qui, en effet, s'anima immédiatement.

— En ce moment, elle se trouva chez les amis qui m'écrivent ; elle a perdu sa position, et reste sans ressources, souffrant d'être à la charge d'étrangers.

Les yeux de Gabrielle se remplirent de larmes.

— Pauvre Andrée ! dit-elle d'une voix altérée. C'est affreux, un pareil isolement, n'est-ce pas, mademoiselle Julie ?

Celle-ci fit un signe affirmatif, et interrogea Robert du regard.

— Je ne vous cacherai pas, reprit-il que je suis investi d'une mission très-délicate. Mon ami me demande si je connais les oncles de mademoiselle Bausset, et s'il ne serait pas possible d'obtenir pour elle, au moins provisoirement, en attendant qu'elle soit placée d'une manière convenable, une hospitalité qu'elle ne reçoit qu'à regret des étrangers qui l'ont recueillie.

Les yeux noirs et fins de mademoiselle de la Morlière ne quittaient pas ceux de Robert, qu'ils semblaient étudier avec persistance.

— Est-il donc si difficile de trouver une position quand on veut être indépendante, et qu'on a de bonnes relations comme paraît en posséder cette demoiselle ? dit-elle brusquement. Elle m'a l'air de vouloir se reposer et faire un voyage d'agrément,

voilà tout ! Ou bien, elle espère exploiter ses parents et vivre à leurs frais.

Gabrielle regarda sa vieille amie avec une surprise qu'elle n'essaya pas de cacher.

— Est-ce bien vous qui parlez ainsi, s'écria-t-elle vivement, vous, si bonne, si compatissante !

— Pardonnez-moi une question peut-être très indiscreète, monsieur Varcy, reprit mademoiselle de la Morlière, sans lui répondre ; peut-on voir la lettre de votre ami ?

Robert songea aussitôt au passage où M. Dornier parlait des visées matrimoniales de la jeune fille.

— Je suis vraiment fâché, dit-il avec quelque embarras ; mais je ne l'ai pas sur moi.

— Et vous ne me la communiqueriez pas volontiers ? dit mademoiselle Julie. Encore une fois, pardonnez-moi cette insistance, et croyez que mes motifs ne proviennent pas d'une curiosité vulgaire.

— Je n'en doute pas, mais cette lettre traite... d'affaires personnelles, et...

— C'est bien, cela suffit. Et cette demoiselle est jolie ?

— Très jolie, répondit Robert avec un sourire involontaire.

— Aimable, spirituelle, énergique, honorable, — enfin, une héroïne de roman ?

— Je l'ai vue une seule fois dans ma vie, fit le jeune homme, retenant un léger mouvement d'impatience, et elle m'a laissé une impression favorable, mais superficielle.

Les yeux de mademoiselle Julie parurent avoir terminé leur analyse intime, car elle les reporta sur Gabrielle, qui avait écouté ce dialogue avec une surprise croissante.

— Enfin, dit Robert, s'adressant à mademoiselle de la Morlière, et soulignant légèrement les mots, comme pour lui montrer qu'il l'avait comprise, je n'ai, naturellement, aucun intérêt personnel à voir assuré ou amélioré le sort de cette jeune fille. On me charge de faire connaître à sa famille la situation où elle se trouve, et je m'acquiesce de cette mission en parlant à mademoiselle Gabrielle. Quant à m'adresser à l'un ou l'autre des messieurs Bausset, je crois qu'il ne m'appartient pas de l'essayer. C'est au tact d'une femme à conduire cette affaire, à savoir tenter à propos un effort judicieux, ou à s'abstenir d'une démarche inutile.

— Mais, je vous remercie de m'avoir parlé de ma cousine, dit vivement Gabrielle, et c'est à moi, en effet, que revient le devoir d'agir auprès de ceux qui peuvent l'aider. Si mon oncle voulait la recevoir...

Mademoiselle de la Morlière fit un geste d'incrédulité.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 9 SEPT. 1880 — (No. 37.)

« LE FEUILLETON ILLUSTRE »

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit: *Feuilleton Illustré, Boîte 1986 B. P.*

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MON REAL